

Vie intérieure de la très sainte Vierge

Jean-Jacques Olier

Vie intérieure de la très sainte Vierge

DANS LA MÊME COLLECTION
Les classiques de la spiritualité

- *Dieu Vivant*, Romano Guardini, mars 2010
- *Combat spirituel*, Lorenzo Scupoli, octobre 2010
- *Qui est Jésus-Christ ?* Henri Lacordaire, octobre 2010
- *Âme de tout apostolat*, Dom Jean-Baptiste Chautard, décembre 2010
- *La pratique de l'amour envers Jésus-Christ*, Saint Alphonse de Liguori, mars 2011
- *Maximes et Sentences spirituelles*, Saint Jean de la Croix, septembre 2011
- *Strophes et cantiques*, Jean Racine, mars 2012
- *Strophes et psaumes*, Pierre Corneille, mars 2012
- *Écho du silence*, Un Chartreux, avril 2012
- *Livre des malades*, Frédéric Ozanam, juin 2012

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

privilège spécial, la préserve de la malignité de la chair et du crime d'origine. Ainsi, dès sa conception, Marie est pour les personnes de la très sainte Trinité le premier objet de solide contentement qu'elles aient encore aperçu au monde, l'unique sujet de leur amoureuse complaisance depuis Adam, puisque toutes les autres créatures étaient souillées par le péché, et qu'elle seule a paru sans offense. Il n'y a, en effet, selon la foi, que la très sainte Vierge, qui, naissant d'Adam par la voie commune, n'ait point été comprise dans sa malédiction. Car Notre-Seigneur n'était point compris dans le nombre de ceux qui naissent d'Adam, selon la génération ordinaire, devant naître par l'opération du Saint-Esprit, et être redevable de sa conception au même Esprit qui régénère les âmes par le baptême.

La corruption d'Adam, que le corps communique à l'âme, dès qu'il est uni à elle, est un certain venin répandu dans tous nos membres, qui nous incline et nous sollicite au péché, en nous éloignant de Dieu et nous appliquant à l'amour de nous-mêmes. De là l'amour des créatures qu'Adam innocent avait reçu, afin de les rapporter à Dieu, mais qui, étant demeuré en nous après la perte de la grâce et ayant perdu sa rectitude, s'est changé en amour-propre détestable, abominable, sacrilège qui rapporte tout à soi, qui fait que les mouvements de l'âme appelés passions ne s'agissent d'ordinaire que pour nous-mêmes, et qui nous incline à tout péché. Au moment de la conception de Marie, Dieu la préserve de cette malignité. Il sanctifie sa chair, afin que tous ses sens et ses mouvements, ou passions, ne tendent directement qu'à Dieu seul et ne regardent que lui en toutes choses. En vertu de cette sanctification, sa haine aura pour objet tout péché ; son désir, la gloire de Dieu ; sa crainte, tout ce qui peut déplaire à Dieu et contredire à ses desseins ; sa joie sera de posséder Dieu et de le voir honoré ; son espérance,

de se voir un jour pleinement consommée dans sa gloire.

II

Mais, outre qu'elle est préservée du crime d'origine, Marie est toute remplie du Saint-Esprit et de ses grâces, dès le premier instant de sa conception ; et quel autre que Dieu peut comprendre l'étendue des perfections dont elle fut alors douée¹ ?

Si dans la création d'Adam, destiné à appartenir à Dieu en qualité de simple serviteur, les trois divines personnes dirent : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance », que n'ont-elles point dit et quel conseil n'ont-elles pas tenu pour produire cet admirable ouvrage qui allait leur appartenir comme la chose la plus chère, la plus aimable, la plus tendre que Dieu pût avoir hors de lui-même ? L'épouse étant donnée à l'époux comme une *aide semblable à lui*, quels trésors de grâces, quels dons magnifiques, Dieu le Père, qui a choisi cette âme pour son épouse, ne verse-t-il pas en elle, afin de se la rendre semblable, en ses beautés et ses excellences divines, autant qu'elle peut l'être ? Il met en elle tout ce qu'il sait, tout ce qu'il voit contribuer à rendre une âme parfaite. Il la rend tellement digne de porter son Fils unique, que ce même Fils, en sortant de son sein éternel, trouve hors de lui une demeure en rapport avec la grandeur de sa divine personne. Le Fils de Dieu lui-même, la considérant déjà comme sa mère, la prépare à cette sainte et auguste dignité, et enfin le Saint-Esprit, la regardant comme son sanctuaire le plus parfait, après la sainte humanité du Sauveur, comme le lieu de ses plus saintes et de ses plus pures opérations, se plaît à l'enrichir de tous ses trésors. La puissance

du Père la rend plus forte que Judith ; la sagesse du Fils la rend plus belle mille fois que Rachel ; l'amour du Saint-Esprit, plus aimable qu'Esther. Tout ce qui avait été épars et répandu dans les âmes justes, elle le contient elle seule ; non-seulement les perfections de ces femmes fortes et saintes qui l'avaient figurée, mais encore celles de tous les saints.

Dans ce moment, Dieu réunit et renferme en elle toutes les perfections qu'il avait répandues dans les âmes justes de l'ancienne loi, ou plutôt elle a seule plus de l'esprit de Jésus-Christ que n'en avaient possédé tous les prêtres, les patriarches, les juges, les prophètes, les rois, que tous les saints de l'ancien Testament et les justes de la gentilité tous ensemble.

L'Esprit, dont le Verbe fait chair devait être rempli, et qui subsistait avant l'incarnation, puisque c'est la troisième personne de la très sainte Trinité ; cette divine personne, sachant quelles seraient les inclinations du Verbe incarné, les communiquait par avance aux patriarches. Il distribuait déjà aux membres les mêmes sentiments qu'il devait, quelques siècles après, répandre en plénitude dans le chef ; et ainsi il faisait vivre, à la manière du Fils de Dieu, ceux qui lui appartenaient, et qui, de toute éternité, avaient été choisis pour être du corps de Jésus-Christ. C'était ce même esprit qui, selon le Symbole, *parlait par la bouche des prophètes*, se servant de leurs personnes comme d'un extérieur emprunté pour se faire voir, et de leurs paroles comme d'un organe pour se faire entendre à son peuple.

Notre-Seigneur avait paru dans ses élus dès le commencement du monde, et l'Écriture remarque même que ce divin agneau avait commencé de mourir en la personne d'Abel, dans lequel il était né et vivait par sa grâce. Ainsi vivait-il dans les autres justes de la loi ancienne, et même dans les saints de la gentilité, comme dans un Noé, un Melchisédech, un Job, un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ainsi seule, sans s'appuyer sur sa mère, pour montrer que l'Esprit divin tout seul la dirigeait ; et aussi pour nous apprendre qu'opérant dans nos âmes par sa puissance, il est le vrai supplément de nos infirmités. Pourtant elle était en la compagnie de sainte Anne sa mère, parce que, si rempli qu'on soit du Saint-Esprit, on doit toujours vivre sous la conduite extérieure de ceux qu'il nous a donnés pour nous tenir sa place, et qui sont les approbateurs de ses voies : lui-même, sous l'extérieur de ces personnes, nous assurant de sa direction.

Séparée ainsi de la maison de ses parents, dans un âge si tendre, cette très sainte enfant s'abandonne à Dieu, dans un oubli du monde et une mort d'elle-même, une ferveur et un zèle qui ne peuvent être compris. Elle renouvelle ses vœux d'hostie et de servante, avec un amour plus grand encore, plus pur, plus excellent, plus admirable qu'elle ne l'avait fait dans le temple sacré des entrailles de sainte Anne : cet amour allant toujours croissant de moment à moment, et n'ayant en elle ni interruption ni relâche ; ce qui la rendait comme immense. Toute consumée par cet amour, elle ne veut avoir de vie, de mouvement, de liberté, d'esprit, de corps, rien absolument qu'en Dieu. La donation qu'elle fait d'elle-même est si vive, si ardente et si pressante, que son âme est dans la disposition actuelle et perpétuelle de se livrer sans cesse à Dieu, et d'être toujours de plus en plus à lui, croyant, pour ainsi dire, n'y être jamais assez et voulant y être davantage encore, s'il lui était possible. Enfin, s'offrant comme une hostie vivante, toute consacrée à Dieu en elle-même et dans tout ce qu'elle serait un jour, elle renouvelle la consécration qu'elle lui avait déjà faite de toute l'Église, dans sa conception ; spécialement celle des âmes qui, à son exemple, se consacraient à son divin service dans tant de saintes communautés. En ce jour, la loi ancienne voit se réaliser quelque chose de ce qu'elle figurait : le temple de Jérusalem voit

s'accomplir l'une de ses attentes. Il reçoit dans son enceinte l'un des temples dont il était l'image, la très sainte Vierge Marie, temple vivant de Jésus-Christ, comme Jésus-Christ devait être le temple parfait et véritable de la Divinité.

II

La religion envers Dieu et envers Jésus-Christ étant toute l'occupation intérieure de son cœur en terre, Marie ne pouvait, avant la venue du Sauveur, vivre ailleurs que dans le temple que Dieu avait choisi, entre tous les autres lieux, pour se faire voir, adorer et contempler avec Jésus-Christ, son Fils. Donc, après avoir appliqué les trois premières années de sa vie aux devoirs de la religion envers la très sainte Trinité, et à honorer tous ses desseins sur l'Église, Dieu veut l'appliquer plus particulièrement dans le temple à rendre aux mystères de Jésus-Christ, figurés dans toute la loi et les sacrifices, l'honneur qui lui était dû, et que personne ne leur avait rendu jusqu'alors. À peine est-elle en état de marcher et d'user de la vie, il la conduit dans ce temple, non pour être sanctifiée par ce lieu, mais pour le sanctifier lui-même. Il la conduit pour qu'elle serve avec les prêtres aux sacrifices de la loi, et qu'elle supplée à l'imperfection de leur culte. Car c'est pour l'exercice parfait de la religion qu'il l'y conduit.

Pour mieux apprécier ce dessein, il est nécessaire de considérer ici les motifs qui avaient dirigé la sagesse divine dans l'institution des anciens sacrifices. Après le péché, les hommes ne pouvaient arriver au salut que par le sacrifice sanglant de Jésus-Christ sur la croix ; et pour qu'ils pussent jouir, en partie par avance, des fruits de cet auguste sacrifice, ils avaient quatre

devoirs de religion à remplir envers Jésus-Christ. Ils devaient : 1° l'avoir présent à l'esprit, et mettre en lui seul leur confiance ; 2° présenter déjà à Dieu, pour l'expiation de leurs péchés, le sacrifice qu'il offrirait un jour de sa propre personne ; 3° unir le sacrifice d'eux-mêmes à celui de Jésus-Christ, et vivre en esprit de victimes, toujours prêts à être immolés ; 4° enfin désirer sa venue en terre et l'appeler par leurs vœux. C'est ainsi qu'Adam, Abel, Hénoch, Noé et les autres justes de la loi de nature et de la loi écrite, reçurent miséricorde en vue de Jésus-Christ. Mais comme les peuples sont aveugles aux mystères de Dieu, et oublieux de leurs devoirs, s'ils ne sont aidés par des signes extérieurs et sensibles, Dieu, par une invention amoureuse de sa sagesse, avait ordonné aux Hébreux de lui offrir des sacrifices matériels comme autant d'images et de figures extérieures, très propres à leur mettre sous les yeux la victime adorable qu'ils devaient avoir sans cesse présente à leur esprit. Ces offrandes et ces sacrifices ne purifiaient les âmes que quand on les regardait comme figures du Sauveur, et qu'on offrait à Dieu son Fils sous ces images ; car, dans l'ancienne loi, tout ce qui n'était pas accompagné de la foi implicitement en Jésus-Christ était vain et inutile.

Les prêtres surtout, comme chargés de l'exercice public de la religion, devaient être remplis de foi. Dieu voulait être adouci et apaisé par ces offrandes et ces hosties, qui, devant ses yeux, tenaient la place de Jésus-Christ. Mais sur la fin de la loi mosaïque, et au temps où la très sainte Vierge fut donnée au monde, les prêtres d'Aaron, ignorants et vicieux, n'accomplissaient plus leur ministère dans cet esprit. Bien plus, le culte tout matériel qu'ils lui offraient était corrompu par l'avarice et l'intérêt sordide, tel que l'avait été celui de l'impie Caïn, figure du peuple juif. Ne craignant de déplaire qu'aux hommes, les prêtres d'Aaron n'avaient que les dehors de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

éternel envoie un ange à la très sainte Vierge pour avoir son consentement exprès, et pour être le médiateur de son alliance avec elle. Le nom même de cet ange, appelé Gabriel, qui signifie homme de Dieu, exprimait l'objet de ce passage célèbre, c'est-à-dire que le Fils de Dieu venait en terre. Quelle n'est pas déjà la grandeur de Marie, qui a pour ministre et pour serviteur l'un de ces premiers anges qui, au rapport de l'Écriture, sont au nombre de sept, toujours debout devant la divine Majesté ? Incomparables esprits, sublimes intelligences, qui, n'ayant pour supérieur que Dieu même, ne peuvent être envoyés que par lui : au lieu que les autres sont envoyés par les anges qui sont au-dessus d'eux. C'est l'un de ces esprits éminents qui est envoyé comme serviteur à Marie, encore trop heureux de l'aborder et de la saluer. Ô bienheureux ange de Dieu choisi du milieu de tous les esprits célestes pour être le dépositaire des secrets de Dieu le Père, L'ambassadeur de son amour, le médiateur de sa divine alliance, le spectateur de ses délices !

Dieu s'explique à saint Gabriel de deux secrets adorables qui ont de quoi ravir un million créatures en admiration : d'abord de son amour immense pour tout le genre humain, qu'il veut sauver et délivrer de la mort éternelle, par l'incarnation et par la mort sanglante de son propre Fils ; et ensuite de l'amour qu'il a pour la très sainte Vierge, l'ayant choisie afin de faire naître d'elle et de sa sainte substance ce même Fils en la vertu de son Saint-Esprit. Mais, sachant quelles difficultés l'esprit de Marie trouverait à cette proposition il lui fait porter par saint Gabriel les paroles les plus puissantes et les plus efficaces pour les lever. Le premier de ces empêchements était sa profonde humilité, que Dieu voulait ménager en lui faisant une proposition si magnifique. Cette parfaite humilité découvrait à Marie, et mettait à nu devant ses yeux sa bassesse et sa vileté. Elle la tenait en esprit aux pieds de toutes les créatures, comme

un néant, indigne de tout, infiniment distante de Dieu, aussi basse et aussi vile que Dieu est grand en lui-même. Pour lever cet obstacle, sans donner à Marie aucune occasion de retour et d'estime d'elle-même, Dieu la fait saluer ainsi par l'Ange en l'abordant : « Je vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

III

En la saluant de la sorte, saint Gabriel révère en elle des prodiges de grâce qu'il ne peut concevoir ; il admire cette plénitude, qui contient tout ce qui est répandu dans les ordres de tous les anges, et ce qui sera distribué un jour entre tous les saints ; Marie les surpassant d'autant que sa dignité de Mère de Dieu surpasse celle des serviteurs et des ministres. « Je vous salue, pleine de grâce », lui dit-il : parole inspirée par la divine sagesse. Il ne l'appelle pas pleine de mérite : la créature y pourrait avoir quelque part ; il lui dit qu'elle est *pleine de grâce*, c'est-à-dire des dons de Dieu, pleine de sa charité, de sa miséricorde ; ce qui dans une créature innocente ne pouvait donner lieu à aucune estime de soi-même, la grâce étant un don où la créature n'a point de part, et venant de Dieu seul, qui en est le distributeur et le père.

Aussi ces paroles, loin d'exposer l'humilité de Marie, lui fournissent l'occasion de s'humilier de plus en plus. Elle ne peut les souffrir sans trouble ; elle est comme honteuse de se voir honorée par un envoyé céleste : « Ayant entendu l'Ange, elle fut troublée de ses paroles, et pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation. » Le sujet de l'humiliation de Marie, conçue dans l'innocence, ne pouvait être que la vue de son

néant. Ce qui la tenait humiliée, c'était de voir qu'elle n'était rien par elle-même, qu'elle n'avait rien de soi ; que tout ce qui était en elle appartenait à Dieu, qu'il en méritait seul l'honneur et la louange, et qu'il pouvait lui ôter tout en un moment, comme en un instant il lui avait tout donné.

Marie, continue l'Ange, « ne craignez point, car vous avez trouvé grâce devant Dieu ; voilà que vous concevrez et enfanterez un fils, à qui vous donnerez le nom de Jésus, parce qu'il sauvera son peuple en le délivrant de ses péchés. Il sera grand et le Fils du Très-Haut : le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, il régnera éternellement sur la maison de Jacob ; et son règne n'aura point de fin. » Cette déclaration lui suggérait les motifs les plus forts de consentir à la naissance de Jésus-Christ. Rien ne pouvait toucher son cœur comme la proposition qui lui était faite, de procurer par là l'accomplissement des desseins de Dieu, la gloire du Fils, le salut des hommes.

La seconde difficulté était tirée de la virginité de Marie. « Comment cela se fera-t-il », dit-elle à l'Ange, car je ne connais point d'homme : c'est-à-dire j'ai fait vœu de virginité. Elle ne voyait pas avec le seul secours de la grâce ordinaire, ou plutôt elle ignorait pleinement qu'elle concevrait sans avoir connaissance d'un homme. Dieu voulut qu'elle fût privée de la vue nette et claire qu'elle aurait pu avoir de ce mystère, afin de l'obliger à s'abandonner parfaitement à lui, en toute foi et confiance, sans discuter, et sans prendre tous les éclaircissements qu'un esprit moins soumis et plus curieux aurait pu désirer. Dieu répond donc ainsi par son ambassadeur à cette seconde difficulté : « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous ombragera ; c'est pourquoi le saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. »

L'Esprit Saint était déjà venu en Marie, au moment de sa

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le moyen de sanctifier ainsi le nom de Dieu et de lui offrir les premiers devoirs de sa religion, dans toute la plénitude de son amour, il rend sa Mère participante de ses adorations, de ses louanges, et la fait la seconde adoratrice parfaite en esprit et en vérité de la grandeur de Dieu. Elle sent ses dispositions intérieures. Il les a communes avec lui. Si le Fils rend ses devoirs au Père par ses élévations en lui, la très sainte Vierge se trouve de même élevée vers Dieu, en l'unité du Saint-Esprit. Elle est une image accomplie des beautés de Jésus-Christ. « Qui voit le Père voit le Fils, et qui voit le Fils voit le Père » ; ainsi peut-on dire, jusqu'à un certain point : Qui voit la Mère voit le Fils, et qui voit le Fils voit la Mère. Le Fils est la gloire du Père, et Marie est la gloire de Jésus-Christ.

Ô Mère incomparable ! heureuse Vierge, vous recevez et vous donnez tout ce qu'il y a de plus grand et de plus auguste au monde ! Vous recevez en vous la plénitude de la divinité du Verbe, et vous rendez au Père, par le Fils, toutes les louanges et les gloires qui peuvent l'honorer. Adorable mystère ! que vous êtes inconnu ; qu'il y a peu d'âmes qui vous révèrent ! Ô mon Dieu, qui sera digne de pénétrer ce secret divin, d'être introduit dans ce sanctuaire inaccessible ?

Ange, dites à présent avec raison, en saluant Marie : *Ave, gratia plena*. Si vous honoriez cette auguste princesse, lorsqu'elle n'était encore que servante ; si vous vénériez cette sainte âme, à cause de sa capacité pour recevoir en elle les dons de Dieu, que sera-ce maintenant qu'elle en est toute remplie ; non pas toutefois comme le canal d'une fontaine, par l'écoulement de la source ; non pas comme une rivière remplie par l'épanchement de la mer ; mais comme un abîme sans fond et sans limites, qui comprend l'océan même de la divinité ? C'est une merveille inconcevable à tous les esprits célestes, que cette immensité de grâces, et qui les oblige tous à la vénérer en

silence. Aussi reste-t-il dans l'esprit de l'ange Gabriel, après la connaissance qu'il a eue de l'âme de Marie, et de quelques opérations du Saint-Esprit en elle, un désir ardent de connaître ce qui peut être compris dans cet auguste intérieur ; et nous pouvons bien dire aussi de tous les autres esprits célestes, qu'ils désirent d'entrevoir ses ravissantes beautés : *In quem desiderant Angeli prospicere*. Ô grandeur inconcevable de Marie ! ô sainteté ineffable ! tu me ravis, tu m'arraches les larmes des yeux, tu m'ôtes la parole du cœur, la pensée de l'esprit ; je te révère et ne puis plus.

Chapitre VI : Mystère de la Visitation

I

Après que Dieu eut rendu Marie, dans l'Incarnation, la Mère de Jésus-Christ selon la chair, il voulait qu'elle fût, selon l'esprit, la vraie Mère de tous les chrétiens¹, qu'elle communiquât à chacun la vie spirituelle que son fils venait apporter au monde. C'est ce qui nous est montré d'une manière sensible dans la Visitation par le ministère qu'elle remplit à l'égard de saint Jean. Mais, pour comprendre la puissance auguste qu'elle exerce en ce mystère, il est nécessaire de considérer d'abord le dessein de Dieu sur saint Jean-Baptiste.

La fin que Dieu avait eue en vue dans l'ancien Testament, c'était de préparer les hommes à la venue du Messie. Pour cela, la loi et les prophètes le figuraient et le montraient de loin, et, de plus, faisaient connaître aux hommes l'impuissance où ils étaient de s'abstenir du péché sans l'assistance du Rédempteur et de son Esprit. Mais aux approches de ce grand bienfait, dans les jours qui allaient précéder immédiatement la venue du Messie, il était digne de la sagesse de Dieu de préparer les hommes à le recevoir, en renouvelant tous ces effets précédents par une voix plus puissante que celle de la loi, et par l'effort d'un zèle plus efficace que celui de tous les anciens prophètes. Pour ce dessein, il suscite, saint Jean.

Ce saint précurseur, en effet, n'est pas destiné, comme la loi et les prophètes, seulement à montrer le Sauveur de loin. Il vient, pour le montrer du doigt, il vient pour frapper à la porte des cœurs, les émouvoir, les détacher du péché par la crainte de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

en montre tous les effets sur chaque particulier, il les lui fait sentir, il les lui communique et les imprime dans son âme.

III

De quoi la très sainte Vierge ne parle-t-elle pas dans son admirable Cantique ? Le Verbe incarné ne se contente pas de lui manifester les desseins qu'il veut exercer dans le monde, depuis sa nativité temporelle jusqu'à la fin des siècles ; sa libéralité passe plus avant encore. Il lui découvre aussi les saints effets de puissance et de justice qu'il a opérés avant son Incarnation. Il lui fait voir spécialement cet acte admirable de sa justice, qu'il exerça du ciel sur les anges apostats, pour venger la gloire de son Père outragée.

Par son bras, ou son Verbe qui devait s'incarner, Dieu a fait éclater sa puissance sur les anges rebelles ; il a ruiné les ligues et les cabales qu'ils avaient formées dans leur orgueil, lorsque refusant d'adorer le Verbe fait chair, qui leur fut déjà montré dans leur création, et aussi de reporter à Dieu les honneurs qu'ils recevaient eux-mêmes de leurs frères, ils voulurent faire un royaume à part, et avoir un honneur, des louanges et des sujets qui leur fussent propres. Par son Verbe, il a abattu leur parti, *il a* ruiné et renversé tout ce qu'ils avaient projeté contre sa gloire, et les a *précipités* eux-mêmes de leurs trônes dans le fond des enfers. *Mais les anges religieux, humbles et respectueux, il les a exaltés ; il leur a fait prendre la place des autres, et a rempli le ciel de cœurs purs et humbles, en en bannissant ainsi la superbe et la présomption des apostats.*

Enfin le Verbe incarné communique à Marie le zèle, la puissance qu'il fit éclater lorsque, dans ce combat si renommé

du ciel, saint Michel et tous les autres saints anges avec lui s'élevèrent contre les anges révoltés. Rempli d'un zèle admirable pour Dieu, et d'une force non pareille pour terrasser ses ennemis, saint Michel renverse tout d'un coup toute l'armée de ces forces rebelles et séditeuses ; et Dieu, par un seul coup de sa puissance cachée en saint Michel, précipite en un moment tous ces orgueilleux, faisant dans cet archange l'effet de la plus haute et de la plus étonnante puissance qui paraisse dans l'histoire sacrée et profane. Un seul ange, d'un seul coup de tonnerre, d'une parole qui part de sa bouche, abîme un nombre incalculable d'anges aussi puissants que lui, dont un seul était capable de détruire en un instant des milliers et des millions d'hommes. Aussi, dans l'étonnement de ce coup, saint Michel s'écrie-t-il : « Qui est donc semblable à Dieu ? qui peut donc résister au grand Dieu des armées, qui a jeté les démons dans les enfers, avec la même vitesse et la même précipitation que l'on voit tomber d'une nuée la foudre sur la terre ? » Ce zèle ardent pour la gloire de Dieu, cette sainte horreur du péché qui parut parmi les anges, ne fut qu'une participation légère du Verbe, existant dans le sein de son Père, et qui, étant la force et la puissance de Dieu aussi bien que sa splendeur, opérait tous ces transports dans les anges fidèles. Or ce même zèle, le Verbe incarné le communique à l'âme de Marie. Bien plus, comme elle est un sujet beaucoup plus vaste que ne le sont tous les anges, et qu'il n'y a en eux aucun don qu'elle ne possède en éminence, elle reçoit un plus haut degré de zèle et plus de puissance sur les démons que n'en firent jamais éclater les anges de toutes les hiérarchies du ciel, soit dans ce grand et célèbre combat, soit dans toutes les occasions où, comme conducteurs et protecteurs du peuple de Dieu, ils eurent à exterminer les ennemis, tels que Pharaon, les Chananéens, l'armée de Sennachérib, où cent quatre-vingt mille hommes furent détruits en une nuit par un

seul ange. Enfin elle reçoit plus de puissance sur les malins esprits que n'en possédèrent jamais tous les saints personnages de l'ancienne loi, et que n'en recevront tous les apôtres et tous les saints de la loi nouvelle ; et c'est ce que l'Église ne se lasse pas de publier à la gloire de Marie avec reconnaissance et acclamation dans ses saints offices : « Réjouissez-vous, ô Vierge Marie, de ce que vous avez exterminé à vous seule toutes les hérésies qui ont paru dans le monde entier. »

Quel intérieur que cette divine Vierge ! quel sanctuaire ! quelles opérations de Jésus dans cette âme incomparable, le chef-d'œuvre de son amour ! La grandeur du mystère de la Visitation ne saurait donc être comprise par nos esprits. Ce mystère est célébré avec d'autant moins d'éclat et de pompe, qu'il est moins connu et qu'il a été moins révélé aux fuies. On en fait la fête sans octave et même sans solennité ; tandis que la nativité de saint Jean, qui a puisé tout son lustre et sa gloire de la Visitation, est célébrée avec octave tant il est vrai que le mystère auguste de la Visitation ne sera pleinement connu que dans le ciel. Les premiers chrétiens, plus favorisés que nous ne le sommes, avaient cette satisfaction de passer les jours et les nuits ensemble, pour s'entretenir entre eux des mystères de la religion ; chacun, comme le dit saint Paul, rapportant aux autres les manifestations que Dieu lui en avait faites¹ ; et ce zèle des premiers fidèles a été l'origine des Vigiles, que nous célébrons encore aujourd'hui avant les solennités.

Notre consolation est de savoir que dans l'éternité nous aurons la joie de contempler à découvert ces merveilles encore voilées ici-bas. En attendant, nous devons, dans la Visitation, contempler par la foi la résidence de Jésus en Marie et les effets prodigieux de grâce qu'il y opère. Il est à remarquer que l'Église donne à honorer ce mystère trois mois avant son

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Psalmiste, et « je vous donnerai pour héritage les nations. » Il dit de même à la sainte Vierge : « Après tant de souhaits ardents, après tant de sollicitudes que vous avez témoignées pour procurer le bonheur du monde, je vous donne les hommes pour votre héritage : vous vivrez en eux, vous régnerez sur eux. *In Jacob inhabita et in Israel haereditare*². »

Marie ajoute cependant de son côté que cette grâce ne lui est donnée qu'à cause de l'honneur qu'elle a reçu d'avoir porté en soi son Créateur : *Qui creavit me requievit in tabernaculo meo*³. C'est qu'en effet Dieu l'a choisie pour être le principe de la vie temporelle de son Fils, et ensuite pour être avec son Fils et en son Fils le principe de la vie spirituelle de tous ses membres. De même que Dieu le Père donne à son Fils, qui n'est qu'un avec lui, la plénitude de la divinité ; ainsi Jésus-Christ, consommant en lui sa mère, la remplit de sa vie divine pour en faire *la Mère de tous les vivants* ; c'est-à-dire qu'habitant en elle, il se communique par elle à tous les fidèles, et si abondamment, que l'Église dit qu'elle éteint toute la soif et la faim des âmes qui recourent à elle. Jésus-Christ s'est donc renfermé dans la très sainte Vierge pour distribuer par elle à son Église tout ce qu'il a mérité et acquis dans tous les mystères de sa vie et de sa mort. Jésus-Christ est source unique ; Marie est le réservoir gracieux et très doux où nous devons aller *puiser* et boire *avec joie*, comme dit le prophète, *les eaux* suaves qui découlent *des sources du Sauveur*¹ ; mais le Père éternel en est la source originaire. C'est pourquoi, par ces paroles qu'il adresse à Marie : « Je veux que vous jetiez des racines de vie dans mes élus » pour les purifier, les éclairer, les sanctifier, il fait entendre que son Fils, et elle en son divin Fils, sont les racines qui doivent porter la vie dans le corps de l'Église et le charger de fruits. Mais comme les racines ne sont d'elles-mêmes que des

écorces mortes, qui ne peuvent donner la vie si elles ne la puisent dans la terre, Marie et Jésus-Christ lui-même, comme homme, ne donnent la vie divine qu'en la puisant dans la terre des vivants, qui est Dieu le Père, le soutien, l'aliment et la vie de toute créature, le premier principe de la vie. Si donc tout est renfermé dans Jésus, et par Jésus en Marie, et répandu par eux dans l'Église, c'est que ces saints canaux ont leur première et originaire embouchure cachée dans le sein même de Dieu¹.

Que si Marie est l'instrument dont Dieu veut se servir pour former en nous Jésus-Christ, quelle reconnaissance ne devons-nous pas à cette divine Mère pour une si inestimable faveur, qui, au rapport de Jésus-Christ même, nous élève à une dignité supérieure, dans un sens, à celle de Mère de Dieu selon la chair ! Plus heureux encore, répondit-il, ceux qui reçoivent la parole de Dieu et la gardent dans leur cœur ! Réponse bien édifiante et bien instructive pour l'Église, puisqu'elle montre que Jésus-Christ préfère à l'honneur si privilégié d'avoir conçu et porté son divin corps la condition de quelque âme que ce soit, qui, l'ayant conçu et fait naître spirituellement en elle, agira par sa grâce et par la vertu de son Esprit ; car si l'on prend les choses précisément dans la pensée de cette bonne femme de l'Évangile, qui ne voyait rien dans Marie au-delà de ce qu'elle en disait savoir : d'avoir engendré de sa propre substance le corps du Sauveur, et de l'avoir nourri de son lait, il est assuré que le bonheur du chrétien qui conçoit Jésus-Christ dans son cœur, et qui conforme sa vie à la sienne est tout autrement considérable.

D'abord, il faut mettre pour fondement que le Saint-Esprit, principe de la formation du corps de Jésus-Christ dans les entrailles de sa Mère, est le même qui vient former spirituellement Jésus-Christ en nous, et que la manière dont il

l'y forme est pareillement la même. Ce divin Esprit vient dans nos cœurs par le moyen de la parole que nous porte le prêtre, envoyé vers nous comme l'ange Gabriel le fut à Marie dans le mystère de l'Incarnation. Par sa virginité elle plut à Dieu, et elle conçut par la soumission de son esprit et le consentement de sa volonté : de même en est-il du fidèle. Si son cœur est pur de toute affection dérégulée, si son esprit est vierge de toute erreur (car tous les chrétiens sont vierges en croyant), il plaît lui-même à Dieu, et il conçoit spirituellement Jésus-Christ par sa soumission et son consentement à la sainte parole qui lui est annoncée¹.

Voyez avec quel immense amour, avec quel soin attentif et vigilant Jésus-Christ exprime aux enfants de son Église, figurés par la femme de l'Évangile, l'avantage infini et la grâce ineffable qu'ils possèdent d'être membres de sa personne sacrée, et d'être nourris de sa divine substance. Voyez par conséquent la reconnaissance que nous devons à Marie notre vraie Mère en cette conception. S'il y avait un moyen de donner aux fidèles quelque idée de leur bonheur, c'était de leur parler de la grandeur auguste de cette divine Vierge qui a engendré un Dieu, qui l'a nourri, qui a été une seule chose avec lui, qui a porté en soi son paradis, sa béatitude, son Dieu. Admirable invention de l'esprit de Jésus-Christ, d'exciter tellement le cœur de cette femme, de lui inspirer tant de religion et d'amour envers sa sainte Mère, qu'elle s'écrie : « Bienheureux le sein qui vous a porté, bienheureuses les mamelles qui vous ont allaité » ; et de se servir de cette occasion pour parler lui-même du bonheur de son Église, et des avantages de ses enfants ! Quelle n'est pas la divine présence d'esprit de Jésus-Christ, de saisir cette circonstance pour exciter les chrétiens à s'estimer heureux de leur vocation, et pour les presser si puissamment d'être fidèles à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

holocauste, et le petit d'une colombe ou une tourterelle, qui sera offert comme hostie pour expier le péché ; et si elle n'a pas le moyen d'offrir un agneau, elle offrira deux tourterelles ou deux petits de colombes : l'un en holocauste, l'autre en expiation. Le prêtre priera pour elle, et par là elle sera purifiée du péché. » Ces deux tourterelles ou ces deux petites colombes, qui, selon l'Écriture, devaient être offertes à Dieu pour tenir la place de l'enfant mâle, et pour signifier le sacrifice auquel il était destiné, représentaient, en effet, les mystères de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ. La loi ne pouvant exprimer nettement par un seul sacrifice la diversité de ces deux mystères, Dieu avait ordonné qu'on lui offrit deux colombes pour les figurer séparément l'un de l'autre¹. Celle qu'on offrait en sacrifice *pour le péché*, qui était égorgée et dont le sang était répandu au pied de l'autel, figure de la terre, représentait l'immolation sanglante et la mort de Jésus-Christ en croix. L'autre, qui, après son immolation, était jetée au feu, où elle était toute consumée, et pour cela appelée holocauste, exprimait la résurrection de Jésus-Christ consommé par ce mystère dans le feu de la divinité, c'est-à-dire dans la gloire de Dieu.

Pour accomplir ces figures, Marie et Joseph se rendent donc au temple avec l'Enfant Jésus. « Le temps de la purification étant accompli, selon la loi de Moïse » rapporte l'Évangéliste, c'est-à-dire le trente-troisième jour depuis la circoncision de Jésus étant arrivé, « ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, ainsi qu'il est écrit dans la loi : « Tout mâle premier-né sera consacré au Seigneur » ; et pour donner ce qui était offert en sacrifice, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur : deux tourterelles ou deux petits de colombes². »

Dans l'offrande publique, le prêtre considérait attentivement si l'hostie présentée avait toutes les marques désirées par la loi

et ordonnées de Dieu ; et, après que celui qui la présentait avait mis ses mains sur l'hostie, pour marquer qu'il se dépouillait de tout le droit que Dieu lui avait donné sur elle, le prêtre, l'ayant examinée à loisir, la recevait des mains de celui qui l'offrait, comme s'il eût dit : « Je reprends de la part de Dieu tout le droit que vous me rétrocédez ; je reprends cette hostie pour ne plus m'en dessaisir et pour ne m'en démettre jamais : c'est pour l'éternité que je reçois ce sacrifice. » Ce fut ce qui arriva réellement dans la présentation de notre hostie au temple, par les mains de Marie et de Joseph. On n'y vit pas seulement la victime avec ses figures, la cause et ses effets tout ensemble ; on y vit encore, dans la personne du saint vieillard Siméon, Dieu le Père acceptant visiblement l'hostie. Car « Siméon, qui se rend au temple par le mouvement du Saint-Esprit, cet homme juste en qui était l'esprit de Dieu », fut dans cette circonstance une figure expresse et vivante du Père éternel, souverain sacrificateur de son Fils unique.

Aussi Marie reconnaissant dans ce saint personnage le représentant de Dieu le Père, lui remet de la part de l'Église cette divine hostie ; et comme Jésus est la chair de sa chair, les os de ses os, le sang de son sang, elle semble dire à Dieu, en sa qualité de Mère : « Père éternel, je ne l'ai pas plutôt reçu que je vous transporte et vous cède tout le droit que vous m'avez donné sur lui par sa naissance. Si vous vous présentez à moi et paraissez à mes yeux comme prêtre, c'est pour l'immoler à votre gloire que je le livre donc entre vos bras pour être sacrifié. Il n'était pas encore né qu'il se dévouait à la mort. Il n'a jamais été à lui ; déjà il s'est offert à vous dans mon sein et vous a remis tout le droit qu'il avait sur soi-même. Mais parce qu'il était à moi et que vous me l'aviez donné, il veut aussi que je vous le présente et que je me démette de tout le droit que j'ai sur lui. Je me démetts donc de mon trésor entre vos mains, et vous offre de

la part de l'Église ce que j'ai de plus cher au monde, et ce qui est de plus grand au ciel et sur la terre, afin que, par ce vœu solennel et cette offrande publique de religion, il soit totalement à vous. »

III

En vertu de cette oblation solennelle, Jésus-Christ fut donc destiné à la mort. Il aurait même réellement donné sa vie dans le moment qu'on égorgeait celle des colombes qui était offerte pour expier le péché, s'il n'avait eu à satisfaire à beaucoup d'autres devoirs, qui ne lui permettraient pas de mourir sitôt ni dans cette circonstance ; car il devait être immolé hors du temple. C'est pourquoi la sainte Vierge le rachète aujourd'hui par deux colombes qui sont immolées à sa place. Mais comme il est présenté dans le temple, qui était le lieu destiné à l'immolation, il s'immole lui-même en esprit à la gloire de son Père, qui, dans la personne du saint vieillard, l'accepte comme hostie d'expiation. Il l'accepte pareillement comme hostie de louange, lorsque l'autre colombe est jetée dans le feu. Car dans la personne de ce saint vieillard recevant en ses bras Notre-Seigneur, le recevant dans un sein rempli du feu de l'amour de Dieu lui-même, et *Spiritus sanctus erat in eo*, Dieu le Père le reçoit déjà à bras ouverts, comme il fera au jour de sa résurrection après son immolation sanglante ; et en recevant ce sacrifice, il reçoit aussi d'avance celui de toute l'Église, en vue de laquelle il lui est offert.

Bien plus, si le saint vieillard Siméon tient ici la place du Père éternel, qui accepte par lui la victime, c'est Jésus-Christ qui est lui-même le prêtre de sa propre oblation. Il était dit dans la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la nature humaine de Notre-Seigneur dans la gloire de Dieu et de l'éclat de sa splendeur. L'Église se sert d'un autre symbole pour rendre sensible à ses enfants ce saint mystère et le tenir présent à leurs yeux. Au jour du samedi saint, dans la cérémonie même de la résurrection du Sauveur, elle allume avec solennité un grand cierge et fait dire tout haut par le diacre : *Lumen Christi, c'est la lumière de Jésus-Christ*. Le cierge par son éclat et sa chaleur représente Jésus-Christ, la plénitude de la charité et de la lumière de l'Église, duquel, comme du chef unique de ce corps, descend sur nous toute lumière et tout amour. Pour le même sujet, dans la cérémonie du baptême, où nous recevons l'Esprit de Jésus-Christ ressuscité, l'Église fait, porter, au nom de l'enfant qu'on baptise, et par les mains des parrains et des marraines, un cierge allumé.

Pour ce même motif, au jour de la Présentation de Notre-Seigneur, où elle nous fait renouveler la profession publique de notre baptême, elle nous met encore des cierges allumés dans les mains. Ces cierges expriment le mystère de la vie de Jésus-Christ ressuscité ; et comme cette vie n'est que lumière et qu'amour en elle-même, elle ne devrait être dans nos âmes que foi et que charité. C'est, en effet, de cette sorte que Jésus-Christ ressuscité communique à nos âmes sa clarté, sa splendeur (qui est proprement la vérité éternelle), et en même temps la ferveur de son amour pour Dieu ; de sorte que cette vie nouvelle nous fait sanctifier nos œuvres par ces deux vertus : *la foi opérant en nous par la charité*, comme s'exprime l'Apôtre. La cérémonie de la Chandeleur est donc tout à la fois la figure et l'application de l'Esprit de Jésus-Christ ressuscité, répandu et dilaté dans les âmes. C'est pourquoi les fidèles qui, dans ce jour, portent des cierges allumés, chantent ces paroles : *Lumen ad revelationem gentium* ; comme s'ils disaient : « La lumière de Dieu, qui est la splendeur de Jésus-Christ ressuscité et la vraie lumière des

peuples, est passée par lui dans nos âmes avec sa divine charité. »

C'est dans leurs mains qu'ils portent ces cierges pour protester que, faisant profession de la foi de Jésus-Christ, ils ne veulent s'employer qu'aux œuvres qu'il leur ordonne, et que l'Évangile leur montre par sa sainte lumière. Ils vont en procession le cierge en main, et cette procession est générale, pour signifier qu'ils veulent marcher tous les jours de leur vie dans les voies de l'Évangile ; comme s'ils disaient : « Seigneur, votre parole, soit intérieure, soit extérieure, sert de conduite à votre Église ; votre sainte foi qui nous éclaire, et qui a été répandue dans nos âmes par le baptême, sera la règle et la direction de notre vie. » Enfin, comme on renouvelle publiquement en ce jour la profession qu'on avait faite dans ce sacrement, chacun tient soi-même le cierge qu'il n'avait porté que par les mains des parrains et des marraines, et ce cierge on le tient en marchant, pour dire qu'en toutes choses et dans toute notre conduite, nous marcherons dans les sentiers de la foi, selon les ordres et les desseins de Dieu, chacun dans sa vocation particulière.

1. Ps 115, 18.

2. Luc 24, 26.

2. Lv 12, 2.

3. Cette explication, donnée par M. Olier, avait déjà été présentée par un ancien auteur : *Euseb. Episc. Gall. In Purific. S. Mariae.*

1. Lv 12, 6–8.

2. Luc 2, 22–23. Marie offrit un couple de tourterelles ou deux petits de colombes. Ce qui montre qu'elle n'eut pas le moyen d'acheter un agneau, quoique les Mages lui eussent laissé de

l'or entre les mains à la naissance de Jésus. On conclut de là, avec raison, qu'elle avait déjà distribué tout cet or aux pauvres.

1. Ps 39 ; 7–8.

1. 1. Le sens que M. Olier donne aux paroles du saint vieillard Siméon n'est pas le sens littéral, mais le sens spirituel ou allégorique. Plusieurs anciens, parmi lesquels nous citerons saint Basile, Origène, saint Jérôme, ont interprété de la même manière ce texte de l'Évangile. *S. Basilii Caesar. Archiep. Epist. CCLX. Origenis Homil. XVII, in Luc. Nunc autem. Idem, Homil. XVI, in Luc. Interior homo meus. S. Hieronymi tom. VII. Homil. XVI, in Lucam, transl. ex Origène. S. Paulin. Episc. Epist ad Severum VIII. Utinam adimpleatur.*

1. Lc 2, 35.

1. Ps 59, 6.

2. Luc 2, 35.

1. Rm 6, 4.

1. Ibid., 11

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vous aimez Dieu pour lui-même et vos parents pour Dieu, mais toujours Dieu dans vos parents.

En leur donnant des marques d'affection, vous n'aurez donc pas pour fin de satisfaire une certaine tendresse de cœur que vous éprouvez pour eux. Ce sentiment naturel, qui se trouve aussi dans les animaux, est trop grossier, trop terrestre pour être le motif qui inspire une âme chrétienne. S'il y a des occasions où il soit convenable que vous donniez de ces sortes de témoignages à vos parents, ce sera à Dieu même, rendu sensible dans leurs personnes, que vous les donnerez. Alors, bien loin d'amollir votre cœur et de diminuer votre piété filiale envers Dieu, ces marques de tendresse seront autant de devoirs religieux que vous lui rendrez et qui augmenteront en vous son saint amour.

Cette affection chrétienne pour vos parents, au lieu d'éteindre vos sentiments de tendresse naturelle, les ennoblira, les perfectionnera, les rendra surnaturels. Vous aimerez sincèrement vos parents, malgré les défauts auxquels ils pourraient être sujets, comme s'ils étaient les personnes du monde les plus accomplies ; parce que votre amour aura pour objet non leurs qualités personnelles, mais Dieu, dont ils sont les représentants. Pareillement, vous les aimerez aussi cordialement s'ils vous donnent quelque juste sujet de plainte, et même s'ils vous maltraitent, que s'ils n'avaient pour vous que des témoignages de tendresse et de prédilection. Dieu ne veut pas, en effet, que les imperfections qui peuvent se rencontrer dans ses images le privent de l'honneur qu'il prétend recevoir de nous ; et Notre-Seigneur ne mérite pas moins de respect dans un ciboire d'étain ou de plomb que dans un autre d'argent ou d'or, parce que dans l'un et dans l'autre il est également grand, également adorable.

2° Dans le dessein de Dieu, les parents ne devraient être que

de saintes images de sa paternité, destinées à attirer à lui les respects et l'affection des enfants dont il est le premier père ; et ils ne sont souvent, hélas que des idoles vivantes qui lui dérobent sa gloire, en retenant pour eux-mêmes l'honneur et l'affection qui lui sont dus. La très sainte Vierge, quelque innocente qu'elle fût dans son âme et dans ses sens, n'avait jamais en vue la satisfaction de sa sensibilité propre en donnant des marques de tendresse à l'Enfant Jésus. Dans ces occasions, elle se proposait toujours de témoigner son amour sensible à la personne du Verbe, car ses caresses avaient pour motif non le corps de Jésus, mais la divinité qui y était unie et qu'elle aimait en lui. À son exemple, les vrais chrétiens, quoiqu'ils adorent le corps de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, l'adorent non pour lui-même, mais pour la divinité qui en est inséparable ; aussi tous les hommages qu'ils rendent à cette chair sacrée sont autant de devoirs religieux qui les unissent à Dieu de plus en plus, et les rendent aussi plus participants de sa vie. Au lieu que les personnes qui n'ont point Dieu en vue dans les témoignages de tendresse qu'elles se donnent, se remplissent de l'amour les unes des autres, elles s'éloignent de Dieu d'autant plus qu'elles s'aiment plus vivement.

Ainsi cet amour naturel, que Dieu a mis dans les cœurs des pères et des mères, pour communiquer, comme par un canal, ses vertus divines aux enfants et accroître en eux sa vie, n'est trop souvent qu'un moyen funeste qui les remplit de l'amour des créatures et des vanités du monde. Qu'y a-t-il de plus ordinaire que de voir des mères, après avoir paré leurs enfants, qui à peine se soutiennent sur leurs pieds, prendre plaisir à les louer, à les admirer, à exagérer follement leur bonne grâce ? L'expression de joie qui paraît dans les traits de leur visage, leurs paroles animées, leurs gestes significatifs font plus d'impression qu'on ne le pense sur le cœur des enfants, et les ouvrent aux premières

saillies de la vanité et de la folle estime d'eux-mêmes. C'est ce qu'il est aisé de remarquer à l'attitude qu'ils savent prendre alors, à leur démarche, à tous leurs procédés pleins de hauteur ; jusque-là qu'on en voit se préférer aux autres avec orgueil, et dédaigner même ceux à qui l'on ne donne pas les mêmes louanges ou qui ne sont pas si bien vêtus. Par ces insinuations perfides, la puissance et les charmes du langage et de l'amour maternels, qui devraient préparer dans les enfants les voies à l'exercice de la foi, de l'espérance et de la charité qu'ils ont reçues dans leur baptême, tendent, au contraire, à y éteindre ces vertus, et contribuent en quelque sorte à les rendre orgueilleux, hautains et dédaigneux, avant même qu'ils soient raisonnables. Voilà les suites naturelles et inévitables de la première éducation, lorsqu'elle n'est pas dirigée par les lumières de la foi chrétienne.

1° Prenez donc la résolution de parler toujours aux enfants comme vous le feriez s'ils étaient déjà raisonnables et capables de goûter les maximes du christianisme, ne leur proposant aucun des motifs propres à donner de l'estime pour les vanités du monde, desquelles vous devez, au contraire, leur inspirer doucement le mépris. 2° Parlez-leur de Dieu et des choses du ciel, de manière à leur montrer par l'expression de votre visage, par votre accent, par vos paroles, quelle estime profonde vous en faites vous-même. 3° Enfin, dans les témoignages d'amitié que vous ne pouvez vous dispenser de leur donner, unissez-vous à Marie, aimant par motif de religion l'Enfant Jésus, puisqu'il est vivant dans eux par son esprit et par sa grâce. Par la fidélité à ces moyens, vous aurez le bonheur de développer dans leurs cœurs les vertus chrétiennes, d'honorer Dieu dans l'œuvre de l'éducation des enfants, et d'y trouver pour vous-même une source de bénédictions et de mérites.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chapitre XI : Institution de l'adorable sacrement de l'Eucharistie

I

Dans les sacrifices de l'ancienne loi on distinguait, comme nous l'avons dit, quatre parties : l'oblation, l'immolation, la conflagration ou consommation, et enfin la communion. Ces quatre parties figuraient les principales circonstances extérieures du sacrifice de Jésus-Christ. L'oblation exprimait sa Présentation au temple ; l'immolation, son sacrifice sanglant sur le Calvaire ; la conflagration, sa résurrection glorieuse ; la communion indiquait, soit le mystère de l'Ascension, par lequel Jésus-Christ devait être reçu dans le sein de son Père, soit la sainte Eucharistie, qui nous fournirait à nous-mêmes le moyen de communier à l'hostie immolée. Voyant donc que l'heure si désirée de l'institution du sacrifice Eucharistique était enfin venue, Jésus se mit à table avec ses douze apôtres, et leur dit : « *J'ai désiré avec une ardeur non pareille de manger cette Pâque en votre compagnie ; j'ai pris tous mes repas en esprit de préparation à ce sacrifice, par lequel je dois me mettre comme une hostie de louange entre les mains des hommes, pour être perpétuellement dans l'Église, appliqué non-seulement à louer Dieu en ma personne, mais à exciter tout le monde à le louer, en remplissant les cœurs de tous les chrétiens de mes sentiments d'adoration, de louange et d'action de grâces envers mon Père. »* Jésus prenant ensuite du pain, le bénit, le rompit, et le donna à ses disciples en leur disant : « Prenez et mangez, car ceci est mon corps qui sera livré pour vous. » Pareillement, ayant pris le

calice, il dit : « Prenez et buvez-en, ceci est mon sang du nouveau Testament qui sera répandu pour le salut de plusieurs¹. »

Selon l'ordre commun du sacrifice, avant d'être donnée en communion, il fallait que l'hostie fût immolée, et que la portion mise sur l'autel eût été consumée par le feu. L'Eucharistie, qui devait reproduire Notre-Seigneur consommé dans la gloire de son Père, n'aurait donc dû être établie qu'après son immolation et sa résurrection, et même après son Ascension dans le ciel. Il voulut néanmoins anticiper ce temps pour beaucoup de raisons dignes de sa sagesse.

La très sainte Vierge ne fut point présente à l'institution de l'Eucharistie, quoiqu'elle eût été donnée à Notre-Seigneur pour l'accompagner dans toutes les circonstances de son sacrifice et y tenir la place de l'Église¹. Elle en avait déjà sollicité et obtenu d'avance le bienfait pour l'Église aux noces de Cana. Possédant la grâce invisible des apôtres et des prêtres, comprise éminemment dans la plénitude de tous les dons que le Saint-Esprit avait versés en elle, Marie n'avait point à recevoir, comme les apôtres, le pouvoir d'offrir Jésus-Christ extérieurement sous les espèces du pain et du vin : pouvoir qui est réservé aux hommes seuls. L'hostie de ce divin sacrifice, c'est-à-dire le corps de Notre-Seigneur, appartenait d'ailleurs à Marie, qui l'avait produit de son propre fond ; et, comme telle, elle devait l'offrir, non sous les voiles du sacrement, mais dans sa forme humaine, en consentant le lendemain à son immolation sur le Calvaire, comme déjà elle avait fait publiquement dans le temple, au jour de son oblation.

II

Si la sainte Vierge n'offre point extérieurement ce mystère sous les espèces sacramentelles, comme l'offrent les apôtres et les prêtres dans l'Église, elle le fait d'une autre manière, sortable à son état, à sa qualité et à sa condition de Mère de Dieu. Elle l'offre intérieurement par cet esprit universel et cette plénitude de grâces dont Jésus-Christ, toujours présent en elle, l'avait remplie. De cette sorte, elle se trouva réellement présente à l'institution de la Cène, quoiqu'absente de corps. Dans une circonstance si solennelle où Jésus voulait donner à son Église la dernière marque de sa dilection, Marie, en qui il voyait et aimait toute l'Église, était tellement présente à son esprit et à son cœur, que ce fut pour l'amour d'elle et à sa considération personnelle qu'il institua l'Eucharistie, ainsi qu'on l'a dit déjà ; et même, en faisant reposer saint Jean sur sa poitrine sacrée, à la Cène, il voulut par là témoigner encore plus d'amour à Marie, comme nous allons l'expliquer.

Si, durant sa vie, Jésus avait fait paraître plus d'affection pour saint Jean que pour aucun autre de ses apôtres, c'était, en effet, à cause de l'amour qu'il portait à sa sainte Mère. Pensant à la privation qu'elle ressentirait lorsque, par son Ascension, il aurait quitté la terre pour rentrer dans le sein de son Père éternel, il voulut s'unir plus intimement ce bienheureux disciple, et le transformer en quelque sorte en sa propre personne, afin de ne pas cesser de témoigner son amour à Marie lorsqu'il serait remonté aux cieux. Sans cela, elle eût été inconsolable, quoique résignée à la sainte volonté de Dieu, après la privation extérieure de la personne de son divin Fils. Jésus-Christ voulut donc, pour se survivre ainsi à soi-même dans ce disciple bien-aimé, le faire participer plus abondamment à sa vie intérieure dans l'institution de la sainte Eucharistie.

Voilà pourquoi il fait approcher Jean et reposer sur sa poitrine, voulant montrer sensiblement par là les effets

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

particulier, l'action de Jésus, donnant saint Jean pour Fils à Marie. Ce disciple, image de tous les chrétiens, se trouvait substitué déjà à la place de Jésus-Christ, qui l'avait rempli à la Cène de son propre intérieur et de sa vie divine. Au moment donc où Marie entend prononcer ces paroles : Voilà votre Fils, nous considérant comme substitués à Jésus-Christ dans la personne de saint Jean, elle nous offre tous au Père éternel ; et, de son côté, Dieu le Père, qui nous regarde comme ses fils adoptifs, dans la personne de ce disciple, nous comble de ses bénédictions, fulminant sur son propre Fils l'anathème et la malédiction que nous méritions tous pour nos crimes.

Sur le Calvaire, en effet, il ne traite plus Jésus comme son Fils bien-aimé. Le considérant comme criminel à cause de nous, il lui a retiré l'usage sensible de tous les dons qu'il possédait, et de tous ces augustes privilèges qu'il ne devait pas porter sur un gibet. On ne mène point à la mort un fils de France avec ses livrées ; on lui ôte auparavant son apanage et toutes les marques de la royauté. Avant de supplicier les prêtres, on les dégrade, on les dépouille extérieurement des insignes d'une si haute dignité, de peur d'en profaner la sainteté au milieu d'un appareil de choses si criminelles. Ainsi, le Père éternel semble avoir dégradé notre Sauveur et lui avoir ôté ses marques augustes de Fils de Dieu, quoique le fond de sa dignité ne lui soit point ôté, non plus que le caractère à un prêtre ; c'est-à-dire que Jésus-Christ recevant sur lui les châtiments qui nous étaients dus, le Père éternel lui retire les biens et les dons si magnifiques dont il avait comblé la partie inférieure de son âme, et qui ne devaient pas être le partage des pécheurs auxquels Jésus-Christ était alors substitué.

Si Notre-Seigneur se punit lui-même dans toute l'étendue de son zèle, comme tenant la place d'Adam et de sa postérité, qui a perverti toute sa voie ; s'il se fait, à notre place, objet de

malédiction à l'égard de son Père, c'est afin de nous revêtir de son innocence, comme d'autres Jacob, et d'attirer sur nous la bénédiction qui lui était due comme Fils de Dieu. Voilà donc pourquoi, à l'heure de son agonie, il donne pour fils à sa sainte Mère ce même disciple transformé en lui ; et nous substituant tous à sa propre place dans la personne de saint Jean, il dit à Marie : Femme, voilà votre Fils. Il ne la nomme plus sa Mère, ayant transféré sa qualité de Fils à saint Jean, comme s'il lui répugnait, vu l'état si déplorable, si malheureux, si plein d'ignominie où il se trouve, de l'appeler la Mère d'un pendu.

IV

Alors fut réalisée la figure de la substitution de Jacob à Ésaü, son frère aîné, procurée par les industries de Rebecca, leur mère. Isaac était le symbole de Dieu le Père, et Rebecca, née au milieu de la Gentilité, représentait la très sainte Vierge, issue d'Adam pécheur, quoique non comprise dans la malédiction, et qui devait être Mère de Jésus-Christ et de l'Église tout ensemble, signifiées par Ésaü et Jacob.

Au Calvaire, Marie accomplit en notre faveur cette figure, nous substituant nous-mêmes dans la personne de saint Jean à son Fils premier-né ; et nous revêtant dans ce moment des mérites de Jésus-Christ, elle nous présente à Dieu le Père, ainsi que Rebecca couvrit Jacob des habits précieux d'Ésaü. Il est expressément marqué dans l'Écriture que Rebecca avait les habits d'Ésaü en sa garde : c'est que les mérites de Jésus-Christ, notre aîné, sont confiés à la très sainte Vierge, sa Mère et la nôtre, qui est la dépositaire de ses richesses et de ses trésors ; et que, par la cession que Jésus-Christ lui a faite de tous ses droits

sur ses mérites infinis, elle en devient la maîtresse et en dispose en notre faveur.

Alors Dieu le Père, à qui Marie nous présente ainsi revêtus de Jésus-Christ, nous prenant pour son propre Fils, l'objet de ses complaisances, nous bénit dans la personne de saint Jean, qui devient le sujet de la bénédiction de tout le monde. C'est Isaac qui, en bénissant Jacob son fils puîné, bénit en lui les douze tribus, c'est-à-dire toute l'Église, et qui n'a plus de bénédiction pour son fils aîné. Ou plutôt, Dieu le Père le voyant chargé de nos péchés, et étant alors son juge, ne le regarde plus comme un fils, comme un fils unique et bien-aimé, il le traite comme un étranger, comme un criminel, qui a commis lui seul les péchés les plus abominables du monde, et fait tomber sur lui toutes les injures, toutes les malédictions, tous les rebuts, tous les mépris, tous les pécheurs mauvais traitements que méritaient tous les pécheurs ensemble. Dieu le Père ne semble plus connaître Jésus-Christ, son aîné : il le traite avec la même rigueur que si c'eût été nous-mêmes, l'accablant de châtiments, le chargeant de supplices, et punissant en lui notre péché dans toute la rigueur de sa vengeance et de son courroux. Dans cette extrémité, Jésus-Christ voyant la colère et la fureur de Dieu ainsi allumées sur lui, se sert de ce qui lui reste de voix pour lui dire : « Eh ! mon Dieu ! mon Dieu ! vous m'avez donc délaissé. » C'est ce qui le met aux derniers excès de la douleur, le noie dans les larmes, et le fait s'écrier à son Père avec de puissantes clameurs.

C'est donc l'amour de Marie pour les hommes qui la conduit au Calvaire. Aussi quelle constance ne fait-elle pas paraître ! Pour exprimer la force de son cœur et la fermeté de son âme dans la tribulation de la croix, l'Écriture sainte nous marque qu'elle était debout : « La Mère de Jésus était debout à côté de la croix. » Agar, voyant son fils aux abois, le délaisse ;

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

III

Ô grand Dieu ! quels inexplicables secrets sont renfermés dans ce divin mystère de l'union du Fils de Dieu avec sa sainte Mère ! quelle communication intime, quelle donation de ce qu'il est et de ce qu'il possède ne lui fait-il pas au jour de sa résurrection ! Ô merveille des merveilles ! tout ce que Jésus-Christ opérera, depuis le moment de la formation de l'Église jusqu'au jour du jugement, il l'a formé dans sa Mère, et plus parfaitement, plus hautement, plus saintement, plus divinement qu'il ne l'aura formé dans toute l'étendue des chrétiens, dans tout le cours des siècles ! Je ne m'étonne pas si saint Jean a entendu, mieux que personne, le saint et glorieux mystère de l'Église de Dieu, puisqu'il avait toujours devant soi la très sainte Vierge, en qui il voyait toute l'Église abrégée et renfermée. Il voyait cette divine Mère plus belle, plus resplendissante, plus éclatante mille fois que tout ce qu'il a vu en « cette femme revêtue du soleil¹ », qui est la forme et la figure de l'Église, et qui, auprès de Marie, n'a en soi que de faibles communications du Soleil de justice.

Oui, tout ce qui paraît dans l'Église est petit en comparaison de l'éminente participation que Jésus-Christ donne de soi-même à sa sainte Mère. Il sera en elle non-seulement *sept fois plus resplendissant que le soleil*, comme il est dit des justes, mais il sera septante fois sept fois plus éclatant, plus beau dans l'âme de Marie que dans tous les justes ensemble ; et cela, parce qu'elle s'est livrée et abandonnée à lui sans réserve, sans mesure, sans retour et sans règle, et qu'elle a voulu partager les ignominies et les douleurs de sa Passion. Ô chère et suraimable princesse ! vous étiez la Mère de Jésus infirme dans

l'Incarnation ; aujourd'hui, par la Résurrection, vous êtes la Mère et l'Épouse de Jésus en gloire, et sans rien perdre de l'alliance que vous avez avec le Père éternel, et de vos droits en qualité de son Épouse recouvrant un Fils plein de gloire, vous le recevez pour votre Époux et devenez ainsi, en Dieu le Père et en son Fils, la dispensatrice de leurs trésors envers toutes les créatures.

Réflexions pratiques

1° En contemplant, par la foi, les grandeurs et la béatitude de Marie au saint jour de la résurrection de son Fils, entrez dans les sentiments d'une joie vive, pure et surnaturelle. Cette joie n'a rien qui dissipe l'esprit, rien qui altère la pureté du cœur ; tout au contraire, elle nous unit plus intimement à Dieu et augmente en nous son saint amour. C'est qu'elle prend sa source en Dieu même ; qu'elle a pour objet l'espérance de partager un jour la gloire de Jésus ; et qu'enfin elle n'est qu'une participation de la joie même de Marie.

Unissez-vous donc à cette divine Mère, et avec elle remerciez Jésus-Christ de l'avoir fait participer à tous les titres d'honneur qu'il a reçus dans sa Résurrection, et qu'il pouvait lui communiquer. Bénissez-le spécialement pour la participation qu'il lui a donnée à son titre de Père du siècle futur, en l'établissant la véritable mère de tous ceux qui vivront de la vie divine, qu'il ne veut donner que par elle, dans toute la suite des générations.

Félicitez Marie de son bonheur, réjouissez-vous avec elle de l'accomplissement de ce grand et auguste mystère, à imitation de l'Église, qui, pendant tout le temps pascal, ne se lasse pas de la

féliciter et de se réjouir elle-même par le chant du *Regina coeli, loetare, alleluia !*

2° Jésus-Christ ne ressuscita Lazare qu'après que Marthe et Madeleine, ses sœurs, l'en eurent supplié avec larmes : il veut qu'à votre tour vous demandiez à Marie la résurrection de tant de morts, encore ensevelis dans le tombeau du péché. Ils sont ses enfants ; sa joie ne sera complète que lorsqu'elle es verra rendus à la vie. Il sont vos frères et vos sœurs en Jésus-Christ : soyez donc touché de compassion sur leur sort ; et vous adressant à Marie, notre commune mère, dites-lui, avec la confiance parfaite que doivent vous inspirer sa puissance auprès de Dieu et sa bonté sans bornes pour les hommes : « Sainte Mère de Dieu, rompez les chaînes des coupables, donnez la lumière aux aveugles, éloignez d'eux tous les maux, demandez pour eux tous les biens. » À vos prières, joignez vos bonnes œuvres, surtout de sages et prudents conseils pour éclairer leurs esprits, et de saints exemples pour toucher leur cœur.

3° Enfin, si vous êtes retenu vous-même dans les liens funestes de la tiédeur, dont il est si difficile de se défendre entièrement, conjurez-la de vous en délivrer et de vous faire entrer dans la voie parfaite. Il est vrai que, pour être du nombre des tièdes, vous n'êtes pas privé pour cela de la vie de Dieu ; mais, en vous, cette vie est languissante. C'est pourquoi, à l'imitation de Marthe et de Madeleine, dites à la très sainte Vierge, en lui exposant votre état : « *Celui que vous aimez est malade*, ayez compassion de lui ; vous pouvez le guérir, si vous le voulez. » Surtout, faites tous vos efforts pour sortir de l'état de tiédeur, en rompant généreusement les petites attaches qui vous ont retenu et embarrassé jusqu'ici. La joie de Marie, c'est de voir son divin Fils servi par des âmes ferventes, qui ne mettent volontairement aucune borne à leur perfection. Réjouissez donc le cœur de cette divine Mère, en lui promettant

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

réduits. N'avons-nous pas tous les jours sous les yeux l'exemple d'une multitude de pères et de mères qui, pour laisser à leurs enfants quelques biens périssables, endurent toutes sortes de fatigues, se condamnent à mille privations, s'exposent à toutes sortes de périls ? Que n'a donc pas fait Marie pour nous assurer les biens du ciel, dont tous les biens de la terre ne sont qu'une figure vaine et une trompeuse image !

Mais considérez encore que les mérites satisfaisants qu'elle a acquis sont superflus pour elle-même. N'ayant jamais été souillée d'aucune tache de péché, Marie n'avait point de fautes à expier ni de satisfaction à offrir pour elle-même à la justice divine. De sorte que, sous ce rapport, elle a un immense trésor dont elle ne peut user pour elle-même, mais qu'elle est libre de nous communiquer, en vertu de la communion des saints. Si sa charité parfaite ne lui inspirait pas déjà le mouvement de les mettre en commun avec nous, son amour maternel suffirait pour l'obliger à nous en faire part. Une mère qui serait au sein de l'abondance, qui aurait mille et mille fois plus de bien qu'il ne lui en faudrait pour vivre honorablement selon son état, pourrait-elle voir ses enfants endurer les plus dures privations et toutes les rigueurs de la plus affreuse indigence sans les soulager ? Eh ! Comment Marie, la plus tendre, la plus douce, la plus aimante, la plus compatissante de toutes les mères, pourrait-elle ne pas nous assister dans notre extrême nécessité spirituelle bien plus affligeante pour nous et pour elle que toutes les privations imaginables des biens temporels ?

Allez donc à Marie avec une confiance sans bornes, pour puiser dans ses trésors tout ce qui est nécessaire ou utile à votre salut. Vous pouvez vous enrichir autant qu'il vous plaira ; du moins dans l'ordre commun, l'étendue de vos désirs sera toujours pour vous la mesure des largesses, de Marie. Voilà pourquoi on n'a jamais entendu dire qu'on l'ait invoquée

vainement. Demandez-lui ce que vous savez vous être le plus nécessaire pour remplir saintement vos devoirs envers Dieu, envers le prochain, suivant l'état auquel vous avez été appelé.

1. 4 Rois 2.

1. *S. Thom. a Villanov.*, p. 662.

2. Ac 1, 11.

1. Il est affirmé dans ce livre que la sainte Vierge a reçu la plénitude de la vie divine, la *plénitude du Saint-Esprit, la plénitude des grâces...* Il semblerait inutile de faire remarquer que ce langage, emprunté des saintes Écritures et des Docteurs les plus autorisés, ne s'entend que dans un sens restreint, limité à ce qu'une simple créature peut recevoir de Dieu, comme M. Olier le donne clairement à entendre en plusieurs de ses écrits, et ici même dans la suite du texte.

1. M. Olier rend au fond la parole de saint Paul : *qui adhaeret Domino unus spiritus est*. Cela est vrai de tout chrétien, mais d'une manière éminente de la sainte Vierge. (I Co 6, 17.) L'Esprit Saint produisait dans l'âme de Jésus-Christ et dans celle de la Vierge les mêmes sentiments, mais non pas en ce sens qu'il y eût une véritable unité de vie, ni une perfection égale ; la sainte âme de Jésus-Christ était, sans comparaison, plus éclairée, plus parfaite que ne pouvait être la sainte Vierge.

1. Ac 1, 3.

1. Mt 19, 17. Luc 18, 19.

1. Jn 16, 28.

1. Jn 6, 57.

1. Eccli 24, 47.

Chapitre XV : Marie contribue à donner des enfants à Dieu et à former Jésus-Christ dans les âmes, par les sacrements et par la prédication des apôtres

I

En sa qualité de Mère de Jésus-Christ glorifié, Marie a la fécondité pour le produire dans les âmes. Notre-Seigneur régénère les hommes en leur donnant une nouvelle vie par le Saint-Esprit qui vient en être le principe. Avec le Père, il envoie le Saint-Esprit, comme une sainte et féconde semence, pour faire germer dans les cœurs de nouvelles dispositions, de nouveaux mouvements, de nouvelles inclinations qui les portent à des effets tout autres que ne les portent les inclinations premières qu'ils ont reçues d'Adam. Cette régénération prend son principe et sa dénomination de Jésus-Christ, qui, plus proprement que le Père éternel, est appelé le *Père du siècle futur*, parce qu'il communique aux hommes ses inclinations, ses mœurs, ses vertus : comme son humilité, sa patience, sa pauvreté, lesquelles sont des vertus originaires de Jésus-Christ, et ne résident pas dans le Père éternel, qui ne peut être humble, pauvre en lui-même. Par le moyen de la nature humaine qu'il a associée à sa grandeur, Notre-Seigneur est devenu humble, patient, pauvre, dans un degré si éminent et si fécond qu'il a de quoi en donner à toute sa famille ; et cette nouvelle vie qui, comme nous le disions, prend sa naissance ici-bas au baptême, va se perfectionnant par la confirmation, s'achève en partie dans la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ses inclinations, autant qu'il était possible à une créature d'y participer, et il veut par la sainte Vierge nous le communiquer aussi, pour que nous vivions d'une vie surnaturelle. Pour cela ce divin Esprit opère en nous deux effets : il nous détache de nous-mêmes et du monde, et nous unit à Dieu par la charité.

Il nous détache des créatures et de nous-mêmes. Nous n'ignorons pas que, par suite du péché originel, notre esprit ayant été obscurci et notre cœur détourné de Dieu, les créatures sont devenues pour nous un sujet de tentation et comme un piège que le démon tend à notre faiblesse. Or l'œuvre du Saint-Esprit, de l'Esprit de sainteté de Jésus-Christ en nous, consiste à nous détacher de tout ce qui n'est pas Dieu, pour nous attirer et nous unir à Dieu. Pour cela, il nous éclaire des lumières de la foi, il répand dans nos âmes la charité, il nous aide à diriger vers Dieu nos affections et nous soumettre en tout à sa très sainte volonté.

Notre-Seigneur nous a mérité cette grâce par son incarnation, et nous la lui demandons en disant : « Venez et vivez en nous dans votre Esprit de sainteté. »

2° Nous lui demandons en second lieu de venir vivre en nous « dans la plénitude de sa force, *in plenitudine virtutis tuae* ? » La vertu de Jésus-Christ est sa puissance et son activité. Nous demandons qu'il agisse en nous dans la plénitude de cette vertu, c'est-à-dire selon toute l'étendue de son pouvoir et selon toute l'efficacité de cette vertu, pour nous faire surmonter les difficultés de toute nature qui s'opposent en nous à l'action de la grâce. Saint Paul nous a dit dans le même sens : « *Confortamini in Domino et in potentia virtutis ejus*. Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa vertu. » (Éph 6,10.) Nous ne devons donc jamais dire qu'une chose est impossible ou qu'elle est trop difficile, quand Dieu nous la demande ou la désire de nous, mais l'entreprendre

courageusement et avec confiance. S'il se présente quelque humiliation, quelque victoire à remporter sur nous-mêmes, notre force sera en Notre-Seigneur, et sa vertu agira en nous ; nous viendrons à bout de tout.

« C'est l'effet de Jésus vivant en Marie dans la plénitude de sa vertu. Oh ! l'aimable et la divine vie ! Il n'y a point de péchés qu'elle ne prévienne ; il n'y a point d'obstacles qu'elle ne surmonte ; il n'y a pas de cœur qu'elle n'enlève ; il n'y a pas de grâce qu'elle ne donne. Car qu'y a-t-il qui ne soit donné et qu'on ne puisse légitimement attendre d'un Dieu vivant dans la plénitude de sa vertu¹ ? »

3° Nous disons en troisième lieu : *Dans la perfection de vos voies*. Les voies de l'homme sur la terre sont celles qu'il doit suivre pour tendre à sa fin dernière, à sa véritable fin. Adam s'était détourné, par le péché, de sa voie, et nous avait engagés avec lui dans une voie d'égarement, d'erreur et de perdition. Touché de notre sort, Jésus-Christ est venu nous enseigner les voies qui doivent nous conduire à notre fin, en nous montrant, dans sa personne et dans ses préceptes, de quels sentiments nous devons être pénétrés envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes, et à l'égard du monde et de ses maximes. Personne, après Jésus-Christ, n'a marché plus purement et plus constamment dans ses voies que Marie, sa très digne Mère. Elle l'a suivi avec une fidélité parfaite et nous a mérité de sa part des secours abondants, pour y marcher nous-mêmes en participant à sa religion envers Dieu, à sa charité pour le prochain, à son anéantissement à l'égard d'elle-même, et à son opposition aux maximes du monde et au péché. C'est ce que nous souhaitons d'obtenir par cette troisième demande.

4° *Dans la vérité de vos vertus*. L'état d'aveuglement, de faiblesse et de dérèglement, où l'homme était tombé par le

péché, lui avait ôté tout moyen de pratiquer par lui-même aucune vertu véritable. Car ces actes difficiles que les païens appelaient vertus, et auxquels plusieurs s'exerçaient, n'étaient tout au plus que des vertus purement naturelles, et très souvent elles n'étaient que l'effort d'une passion qui en assujettissait une autre. Il n'y a de vertus surnaturelles, nous conduisant au ciel, que celles que Jésus-Christ a pratiquées en sa personne, ou par ses membres qui sont animés de son esprit : l'humilité, la douceur, la patience, l'obéissance, la charité, vertus dont il ne suffit pas d'avoir la simple apparence ou même l'estime et le désir, mais dans la vérité desquelles nous devons nous établir. Or, plus l'Esprit de Jésus-Christ possède nos âmes, plus aussi les actes que nous faisons méritent le nom de vertus ; et comme personne n'a été plus parfaitement possédée par l'Esprit de Jésus-Christ que Marie, personne aussi n'a pu l'égaliser dans la vérité et l'éminence de ses vertus ; ou plutôt elle les a pratiquées toutes avec tant de fruit et de bénédiction qu'elle a de quoi en faire part à tous ses enfants.

5° *Dans la communion de vos mystères.* Les mystères principaux de Notre-Seigneur sont son Incarnation, sa Naissance, sa Mort et sa Sépulture, sa Résurrection, son Ascension, sa présence dans la divine Eucharistie. Chacun de ces mystères nous donne des enseignements et renferme des grâces qu'il nous a méritées, pour nous établir dans la vie surnaturelle, dont il est le principe et le modèle. Comme tout le christianisme consiste à ressembler à notre divin Maître et à participer à sa vie, nous lui demandons de venir vivre en nous *dans la communion de ses mystères.*

C'est bien alors, quand il vivra en nous dans la plénitude de sa vertu, quand nous marcherons dans les voies qu'il nous a tracées, que nous pratiquerons les vertus dont il nous a donné l'exemple, que nous participerons à ses mystères ; c'est alors

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1. *S. Hidelph., Arch. Toletani de Assump. B. Marioe Sermo VI. Biblioth. Patr., tom. XII, pag. 584–585.*

1. Sa 7.

Chapitre XVII : Assomption de la très sainte Vierge ; saints désirs de Marie ; sa douce et sainte mort ; elle s'élève au ciel

I

Si l'intérieur de la très sainte Vierge faisait la richesse de l'Église naissante, son extérieur, comme un parfum céleste, embaumait les âmes et les élevait saintement à Dieu. D'après le prophète, « toute la gloire de la fille du Roi était, il est vrai, en son intérieur¹ » ; ce qui marque que cette auguste princesse, dans l'oubli qu'elle faisait de son extérieur, travaillait pour plaire aux yeux de Dieu, qui ne regarde et n'estime que l'intime de l'âme. Elle dit d'elle-même, dans la sainte Écriture, « qu'elle était belle, mais qu'elle était noire », pour indiquer qu'elle négligeait son corps et n'avait d'application sérieuse ni d'attention que pour rendre son intérieur plein d'attraits et de charmes, afin de gagner tout à Dieu et d'attirer les âmes à son amour. Toutefois l'extérieur de cette divine Princesse étant orné d'une modestie éclatante, qui rejaillissait de la majesté de Dieu habitant dans son âme, cette beauté ravissait les esprits et embaumait tellement les cœurs, que ceux qui l'approchaient se sentaient portés à Dieu et tout remplis de son saint amour. Sa bouche parlait, en effet, si prudemment, ses yeux regardaient si chastement, elle détournait si discrètement son oreille, son maintien était si modeste, son marcher si grave, ses entretiens si doux, sa familiarité si agréable qu'elle gagnait les cœurs à Jésus, par la vue seule de son extérieur. Ainsi fidèle à la sainte mission

dont elle était chargée, Marie aidait les apôtres à fonder et à soutenir l'Église, qu'elle ne voulait laisser que lorsqu'elle la verrait affermie dans la foi de Jésus-Christ son Fils.

Mais quelque joie qu'elle pût éprouver à le faire connaître et aimer, elle ne laissait pas de porter intérieurement beaucoup de peines, tant pour satisfaire pour les péchés du monde que pour procurer l'établissement de l'Église ; et tandis qu'elle prolongeait ainsi son séjour parmi les hommes, par charité pour eux, son amour envers la personne de son Fils, qu'elle souhaitait très ardemment de voir, lui faisait souffrir des excès que nous ne pouvons pas comprendre.

Dès la terre, il avait commencé la sanctification de sa Mère, par où il achève celle des saints dans le ciel, qui est leur transformation en ses perfections divines. Comme, par l'Incarnation, il s'était formé tout entier dans son sein maternel : ainsi, il s'était donné tout entier à l'âme de Marie et s'y était formé intérieurement dans toute l'étendue de ses perfections ; en sorte qu'il n'y avait rien en lui dont elle n'eût quelque part. Mais comme le corps du Sauveur et tous ses membres avaient pris accroissement dans le sein de Marie, de même aussi l'intérieur du Sauveur se communiquait toujours croissant à l'âme de sa Mère ; parce qu'étant infini, il allait répandant toujours de plus en plus en elle la profondeur de son être divin. Aussi la très sainte Vierge était-elle dans une soif et une faim insatiables de la justice universelle : elle demandait sans cesse l'accroissement des perfections de son Fils en elle, et ne cessait de soupirer après leur augmentation. L'Église universelle est dans la soif de la justice, qui est Jésus-Christ, formé en toute l'étendue de ses membres ; il ne sera achevé qu'au jour du jugement, où il se verra parvenu, dans tout son corps mystique, à la plénitude de l'âge et à la perfection que son Père avait résolu de lui donner. Ainsi Jésus-Christ allait s'introduisant, se

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

toutes les créatures et sur tous les mérites de son Fils. Pareillement, en qualité d'Épouse du Père éternel, elle a également auprès de lui par ses prières tout pouvoir ; il veut ce qu'elle veut ; il fait du bien à qui elle désire qu'il en fasse ; elle n'a qu'à vouloir, et toutes choses sont faites. Celui-là est heureux qui est aimé de cette sainte Épouse, qui peut tout sur Celui et en Celui qui a fait et qui opère toutes choses sur la terre et dans le ciel. Le pouvoir de la très sainte Vierge, comme Épouse, se mesure sur la toute-puissance de Dieu, qui lui laisse l'usage de tous ses biens ; ainsi elle est toute-puissante pour tout accorder ; et ce qui est le sujet de ma confiance, ce n'est pas seulement son grand pouvoir, mais encore sa bonté, sa douceur, sa piété, qui ne savent ce que c'est que de rien refuser à personne.

III

Toutefois, ce n'est pas à titre de justice qu'elle a cette puissance, comme Jésus-Christ en vertu de ses plaies ; c'est seulement par le titre de la charité que lui portent le Père et le Fils, qui ne peuvent rien refuser à celle qu'ils aiment si parfaitement ; mais par ce titre de charité, Dieu la fait maîtresse de toutes choses ; il la fait régner sur tout, et départir aux âmes les dons du Saint-Esprit. Elle est la dispensatrice universelle, des mains de laquelle toutes choses partent, et qui donne et distribue tout à chacun selon ses besoins. Elle a les bras ouverts à tout le monde ; elle est comme une reine régente dans le trône de Dieu, comme une nourrice pour toutes les âmes ; comme un océan fécond en libéralité, comme une source immense de grâces et de bénédictions. Elle est le paradis, d'où sortent les quatre

fleuves qui vont arroser toute la terre¹; c'est un réservoir où se rassemblent les eaux qui se répandent ensuite en ruisseaux sans nombre ; c'est enfin un trésor qui contient toutes les richesses de Jésus-Christ, c'est-à-dire tous les trésors de Dieu le Père. Approchons donc « avec confiance, approchons de ce trône de grâce² », avec une foi parfaite aux bontés adorables et aux charités de Dieu pour la très sainte Vierge, en faveur des pécheurs ; car pour nous obliger à aller à lui, par son Fils, en Marie et avec Marie, Dieu le Père ferme les yeux sur nos péchés, et n'a rien de plus à cœur que de nous aimer et de nous réconcilier avec lui, comme nous allons le voir bientôt.

Réflexions pratiques sur le petit office de la très sainte Vierge

Pour nous mettre devant les yeux la puissance de Marie régnant dans le ciel, l'Église a composé le petit Office, qui comprend les grandeurs de la vie, de la mort et de la gloire de cette auguste Vierge, et est tout en mémoire de son triomphe et de sa glorieuse Assomption. Elle y donne à lire à ses enfants pour leçons communes une partie du vingt-quatrième chapitre de l'Ecclésiastique, qui convient premièrement à la Sagesse éternelle, mais qu'elle applique à la très sainte Vierge exaltée par sa mort et élevée dans la gloire, et aussi à tous les chrétiens qui participent aux mystères de mort et de vie de Notre-Seigneur. En voici un petit commentaire qui pourra vous aider à le méditer, et ensuite à réciter cet office avec plus d'intelligence et de fruit.

La première leçon, déjà rapportée dans cet ouvrage, exprime les sentiments d'amour de la très sainte Vierge pour Dieu

pendant sa vie, et aussi la puissance éminente qu'elle a sur l'Église, tant de la terre que du ciel, depuis sa mort. « J'ai cherché le repos en toutes choses et j'ai demeuré dans l'héritage du Seigneur. Alors le Créateur de tout, celui qui m'a créée, qui a reposé lui-même dans mon tabernacle, m'a dit et m'a donné cet ordre : Habitez en Jacob, que votre héritage soit dans Israël, et jetez des racines dans mes élus. »

N'ayant pu trouver sur la terre le repos et la joie que dans la société des justes et dans le peuple de Dieu, Marie s'est retirée dès l'âge de trois ans dans le temple, le lieu le plus saint qui fût au monde, et parmi les lévites et les prêtres, qui étaient la portion la plus sainte du peuple et l'héritage du Seigneur. Alors le Fils, par qui Dieu a créé toutes choses, le Verbe de Dieu qui devait s'incarner, charmé de la fidélité de Marie dans son ministère au service du temple, où elle s'offrait à lui mille fois comme hostie, à la place des animaux qui étaient immolés, lui dit : Je veux reposer et habiter en vous, comme dans mon temple et mon tabernacle, pour y être hostie de Dieu mon Père, « et vous établir, dans Jacob et dans Israël, la mère de mes élus. » *Jacob* signifie l'Église de la terre, qui est en combat, de laquelle la très sainte Vierge est la force et le secours ; et *Israël*, qui vit Dieu face à face¹, signifie l'Église bienheureuse, qui voit Dieu dans sa beauté, l'Église du ciel, dont la très sainte Vierge est la reine et la mère : la reine, parce qu'en Jésus-Christ elle règne sur tout le corps des élus ; la mère, parce qu'elle lui donne la vie. C'est ce qu'elle commence à faire dès la terre, Dieu le Père se servant d'elle pour jeter des racines dans les âmes prédestinées, c'est-à-dire pour produire en elle les premiers effets de sa fécondité et de la vie divine qu'il leur donne.

Dans la seconde leçon, on voit la continuation et la confirmation de ces promesses de Dieu à la très sainte Vierge,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cette même bienséance que de nous donner accès à cet Homme-Dieu, par la première et la plus sainte créature qui soit parmi les hommes.

Ce milieu pour aller à Jésus-Christ n'est pas un milieu de division et de séparation ; mais, au contraire, un moyen de liaison, d'union et d'unité. De même que Jésus-Christ, notre médiateur auprès de son Père, est un moyen d'union à lui, parce qu'il lui est consubstantiel par sa nature divine, et consubstantiel à nous par sa nature humaine ; ainsi Marie, étant toute transformée en Jésus-Christ, nous fait entrer en lui plus parfaitement. Comme donc le recours à Jésus-Christ est un moyen agréable au Père éternel, dont la miséricorde est immense et toujours prête à se répandre sur les hommes ; nous entrons dans les vues de Notre-Seigneur en nous adressant à sa très sainte Mère, qui est toute remplie de lui, et qu'on sait tout tenir de lui, comme Jésus-Christ tient tout de son Père. Au reste, en allant ainsi à Jésus par Marie, l'Église ne fait que suivre l'ordre que le Père éternel a gardé lui-même en nous donnant son Fils. Ayant fait dépendre l'Incarnation du consentement personnel de Marie, l'ayant établie comme médiatrice du don de son Fils au monde, et dépositaire amoureuse et fidèle de son trésor, il a appris par là à toute l'Église à aller à Marie, comme au tabernacle et au sanctuaire où habite et repose l'objet de ses délices et de ses complaisances.

Pareillement, c'est en ce tabernacle que Jésus-Christ désire d'être chéri et aimé parfaitement par tout le monde. Remarquons d'abord que la très sainte Vierge, ce sanctuaire vivant, rend à Jésus-Christ une parfaite religion, un éminent amour par-dessus celui de tous les anges et de tous les hommes : de là vient qu'il en fait lui-même le lieu de ses délices. Comme il prend donc tout son plaisir en sa Mère, il est ravi que les hommes le servent et l'honorent par elle, afin de l'avoir autant de fois présente à

lui, et autant de fois présente dans l'Église qu'il y a de fidèles qui le prient. Telle est la nature du saint amour que Jésus porte à sa divine Mère, qu'il voudrait la voir partout et entendre parler d'elle toujours. S'il est lui-même le cœur qui vivifie tous les membres de son Église ; s'il est ce centre divin où toutes les lignes, c'est-à-dire tous les fidèles du monde aboutissent, il veut que Marie soit comme un cercle qui l'entourne, par lequel il faut passer pour aller à lui, étant ravi de demeurer ainsi investi, enveloppé et caché sous sa Mère, afin qu'elle soit aimée, invoquée et recherchée par tous ceux qui veulent parvenir à lui.

II

Rien ne pouvait nous être plus avantageux. Marie étant le temple où Jésus-Christ reçoit avec plus de plaisir les devoirs suprêmes dus à sa grandeur et à sa majesté, il est si satisfait des devoirs qu'elle lui rend, qu'il admet aisément tous les respects des hommes quand ils viennent ainsi s'unir à elle ; vu même qu'elle est toujours présente à lui pour eux, et que, portant dans son sein maternel toute l'Église comme sa fille, elle supplée amoureusement à tous ses manquements envers lui. Aussi l'Église elle-même, instruite de la faiblesse et de l'infirmité de ses enfants, veut-elle, comme il a été dit, qu'ils ne rendent de louanges à Dieu en Jésus-Christ qu'en s'unissant à celles que lui rend la très sainte Vierge. C'est pourquoi, avant toutes les heures canoniales, dès qu'ils ont récité tout bas le *Pater*, comme la louange et la prière de Jésus-Christ, l'Église, conformément au mouvement de l'esprit de Jésus-Christ même, leur fait dire l'*Ave Maria*, afin de leur apprendre que le moyen de s'unir à Jésus et aux louanges qu'il rend à Dieu, c'est de s'unir à sa très

sainte Mère, et de communier ainsi à la louange parfaite qu'elle-même lui rend.

Mais indépendamment des devoirs que nous sommes obligés de lui rendre, nous avons à lui demander ses grâces ; et c'est par Marie qu'il veut nous accorder toutes celles qu'il nous a méritées par sa mort, l'ayant établie la distributrice universelle de tous ses biens. L'avantage est bien plus grand pour nous qu'elle ait dans ses mains la disposition des mérites de Jésus-Christ, son Fils, que s'ils étaient entre les nôtres propres. Car, outre que Dieu le Père aurait souvent horreur de voir ce trésor en des mains si indignes et si criminelles que les nôtres, Marie qui a été choisie de Dieu le Père et préparée par le Saint-Esprit pour être dépositaire du don qu'il nous a fait de son Fils, Marie a seule la grâce d'en bien user. Oh ! Que nous sommes heureux qu'il l'ait confié pour nous à cette divine Mère qui, par sa sainteté et l'éminence de sa grâce, est digne de Jésus-Christ et ne le déshonore pas en approchant de lui ; et qui d'ailleurs, étant toute charité pour nous, est remplie de sagesse pour user de ce trésor et le ménager à notre avantage !

Au reste, si nous demandions quelque grâce autrement que par elle, Jésus-Christ, qui souvent opère par justice autant que par bonté, pourrait nous refuser à cause de nos offenses et de nos infidélités journalières ; à la très sainte Vierge, au contraire, il ne saurait rien refuser. Il n'y a rien qu'elle ne puisse sur lui, par le principe de l'amour qu'il lui porte et qui semble le rendre dépendant d'elle ; il veut toujours ce qu'elle veut, et désire ce qu'elle désire, tant il veut l'honorer. C'est ce que nous voyons dans plusieurs figures de l'Ancien Testament ; par exemple, en la personne de Bethsabée, qui, à l'égard de David, est une image de la très sainte Vierge et de son crédit auprès de Jésus-Christ. Ce prince la traite avec déférence et bonté : Bethsabée se présentant à lui dans l'intention de demander le trône pour son

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

plénitude de vos dons et de vos saintes grâces, afin qu'avec vous et votre chère Mère nous soyons un à tout jamais.

Table des matières

Avertissement

Chapitre I : Prédestination de Marie à la dignité
auguste de Mère du Verbe incarné

Chapitre II : Conception et nativité de la très sainte
Vierge

Chapitre III : Présentation et séjour de Marie au
Temple

Chapitre IV : Mariage de la très sainte Vierge avec
saint Joseph et mystère de l'Annonciation

Chapitre V : Accomplissement du mystère de
l'Incarnation par lequel Marie devient Mère de Dieu

Chapitre VI : Mystère de la Visitation

Explication du *Magnificat*

Chapitre VII : Nativité de Jésus-Christ ; Marie est la
Mère spirituelle de tous les chrétiens

Chapitre VIII : Mystère de la purification de Marie et

de la Présentation de Jésus au Temple

Chapitre IX : Société de Jésus et de Marie

Chapitre X : Noces de Cana

Chapitre XI : Institution de l'adorable sacrement de
l'Eucharistie

Chapitre XII : Marie au calvaire

Chapitre XIII : Mystère de la résurrection de Notre-
Seigneur

Chapitre XIV : Ascension et Pentecôte

Chapitre XV : Marie contribue à donner des enfants à
Dieu et à former Jésus-Christ dans les âmes, par les
sacrements et par la prédication des apôtres

Chapitre XVI : Marie unie à saint Jean travaille
efficacement à l'établissement et à la sanctification
de l'Église

Chapitre XVII : Assomption de la très sainte Vierge ;
saints désirs de Marie ; sa douce et sainte mort ; elle
s'élève au ciel

Chapitre XVIII : Gloire de Marie dans le ciel

Chapitre XIX : Marie est notre médiatrice auprès de
Jésus-Christ

Chapitre XX : Marie est l'avocate des pécheurs

Exercice pour former en soi l'intérieur de la très sainte
Vierge, avant de commencer les principales actions
de la journée

Autre exercice plus court qu'on peut faire avant les
principales actions de la journée

Acte à Jésus pour qu'il forme en nous l'intérieur de
Marie